

Enseignement du 18 juin 1994

Suite des débats

Compte rendu de Pierre Eyguesier d'après la transcription par Nadine Collin de son enregistrement

Sean Wilder : Grâce aux transcriptions parues dans le courrier, j'ai pu suivre ton enseignement, Jacques Nassif. Mais il y a des articulations que je parviens pas à faire. Tu as dit que croire relevait du savoir... Est-ce la même problématique ?

Jacques Nassif : La croyance est un savoir prétendu, sans preuve : « Je sais qu'il fera beau demain. » Quand il s'agit de deux sujets, cela peut relever de la télépathie aussi bien : « Je crois ou je ne crois pas qu'il sait quelle est l'origine du mal... » Tu vois bien qu'il y a un savoir qui n'a pas de preuve ! C'est de cette façon qu'on surmonte l'incommunicabilité entre sujets. En cela, la croyance est absolument incontournable. Il y a de la croyance parce que nous sommes habillés dans du savoir. Le tissu du savoir doit être coupé. Il est coupé – c'est mon hypothèse – de façon à ce que le clivage passe entre croyance et savoir.

De quel côté est l'inconscient ? Voilà toute la question. On dit du savoir de l'inconscient qu'il est un savoir insu, mais ce savoir est-il lui-même une croyance ? Est-ce que les analystes, qui prétendent avoir un savoir inconscient, qui prétendent même en faire métier, ne sont pas eux-mêmes dans la croyance ? Est-ce que la secte ne les guette pas, pour peu qu'ils veuillent se mettre ensemble et énoncer collectivement ce savoir ?

Ce sont toutes ces questions que j'ai amenées. Je pense qu'elles ont une incidence clinique, dont nos amis du cartel de l'Ouest vont sûrement nous parler cette après-midi. Je pense aussi que cela porte à conséquences sur la relecture que l'on peut faire de Freud.

S. Wilder : Oui, relativement à la prétention de Freud à la scientificité.

J. Nassif : Voilà...

S. Wilder : J'ai été frappé, à une époque, du nombre de personnes qui, à l'occasion d'entretiens préliminaires où ils cherchaient plutôt à tâter le terrain, disaient : « Je ne crois pas à la psychanalyse. » Moi, assez naïvement, je répondais : « Mais il ne s'agit pas de croire », croyant qu'en disant cela je mettais la psychanalyse ailleurs que dans le champ des croyances. Quand, du côté des scientifiques, on reproche à la psychanalyse d'être une croyance, c'est au nom d'un savoir que les scientifiques croient détenir... Or je pense que la plupart d'entre nous serions portés à considérer, à la lumière de la crise actuelle des fondements de la science, que tout savoir s'avère finalement être fondé sur une croyance.

Cela étant, je ne comprends pas bien la formule que tu viens d'employer : « Il faut couper dans le tissu de la croyance », et je vois mal où se situe la ligne de partage entre croyance et savoir. La savoir est-il un mode du croire ou le croire est-il un mode du savoir ?

J. Nassif : Le moyen de décider est de savoir manier le transfert, car ces histoires de croyance ne veulent rien dire indépendamment d'une relation, d'un rapport entre deux sujets. C'est le transfert qui met en jeu une croyance, qui est aussi une supposition de savoir. C'est de cette façon, grâce au transfert, que l'on peut obtenir un gain de savoir, à travers la croyance, selon une dialectique très fine à étudier, à constater.

Le texte que je viens de vous lire [Le Saint, de V.S. Pritchett] en est un très bon exemple. Il m'est apparu, en le lisant à voix haute, que ce texte portait aussi sur ce que Lacan a isolé chez Clérambault, comme pouvant concerner le travail de la psychanalyse, et qui s'appelle l'automatisme mental. Il se pourrait bien, lorsque la croyance prend le dessus sur le savoir, lorsqu'elle se déconnecte par rapport au savoir, que ce soit l'automatisme mental qui embraye, laissant un sujet totalement démuné dès lors qu'intervient du nouveau. C'est en tout cas l'hypothèse qui m'est venue en lisant cette histoire.

Françoise Wilder : Ce récit attire l'attention sur le moment où se produit la décroyance. Ce moment de décroyance a lieu lorsque la bretelle du pantalon est rendue visible, lorsque la chemise se dégrafe... C'est de la matérialité qui surgit.

J. Nassif : C'est une perception.

F. Wilder : Qui partage le temps de la croyance de celui où elle n'est plus. Dans plusieurs cures où il était question d'une foi perdue, j'ai eu l'occasion d'observer des moments comme celui-ci, où survenait une perception, une description matérielle, assez minimale, séparant un avant et un après : on croyait, on ne croit plus.

S. Wilder : Il arrive qu'une croyance soit trouée, mais que pourtant l'on s'y raccroche. A ce moment-là, les choses commencent à flageoler, c'est le moment où l'on sait que l'on a perdu... Je me souviens très bien du moment où j'ai su que j'étais athée. Jusque là, je ne savais pas trop, et puis c'est arrivé d'une façon très ponctuelle : j'ai su que je ne croyais pas du tout à ce qu'un camarade de classe me disait, qui cherchait d'ailleurs à me convertir, et je me dis, rétrospectivement, que ma croyance d'avant était précaire.

Thierry Perlès : Je voudrais faire une mise au point, en me recommandant de la Lettre 78 à Fliess, où Freud apprend à ce dernier ce que peuvent être les mythes endopsychiques, producteurs des illusions qui sont les objets de nos croyances. Il faut s'y reporter.

Il y a du savoir dans les opérations de la langue, dans le refoulement, un savoir qui est Autre que le savoir refoulé, quoiqu'il n'aille pas sans : c'est ce que Freud maintiendra jusqu'au bout.

Il y a du savoir dans le réel, c'est ce que Lacan après Freud a soutenu. Mais on en fait plutôt matière à obscurantisme, même à le qualifier de Lumières.

Freud parle de la production de nos croyances – mythes, fantasmes – en termes d'effets de perceptions endopsychiques. L'identification – peut-être même sexuelle – fera ensuite verrou. Il est donc important en ce sens de s'intéresser à la croyance. Mais viser à la destitution de la croyance, est-ce suffisant au regard de la division du sujet ? Il ne faut en tout cas pas perdre de vue que si un sujet peut s'extraire de la croyance, ce ne sera qu'au titre d'un savoir où il l'aura produite, de ce savoir qui est mis en jeu dans le transfert.

A. Maître : Il me semble qu'on assiste dans ce récit à une certaine destitution du sujet supposé savoir. Cette destitution est effectivement articulée à quelque chose qui tombe au niveau du vêtement, au niveau de l'image. On peut en tirer l'hypothèse que quelque chose peut se déprendre au niveau de la croyance précisément lorsque ce qui était imaginé se

révèle comme tel. Quelque chose qui avait fait monde est brusquement soumis à l'épreuve du réel, et fait l'objet d'une espèce de déprise.

S'agissant de croyance, on peut aussi s'interroger, à un niveau très général, sur ce qui s'est passé ces dernières années relativement à la chute du communisme dans les pays de l'Est. N'a-t-on pas assisté à la chute d'une croyance érigée dans le champ social ? La question se pose alors de savoir pourquoi ça s'est effondré tout seul, pourquoi cette croyance n'a plus fonctionné. N'est-ce pas en raison du fait que le discours jusqu'alors tenu, et qui faisait monde, s'est heurté à du réel – comme la bretelle du pantalon – de sorte que ce discours a paru ne plus avoir prise et a volé en éclats ?

En ce qui nous concerne, il me semble que la croyance est extrêmement hétérogène, et que si une de ses dimensions concerne le plan imaginaire, comme dans cette nouvelle, une autre se fonde, de manière structurelle, sur le fantasme, et à partir de là sur le manque dans l'Autre.

Je pense que la question de la croyance mériterait d'être articulée à ces trois dimensions : d'un réel, du manque dans l'Autre, d'un savoir qui écarte à un moment donné ce réel qui, d'un savoir, fait mythe, religion.

Jean Princé : Il me semble que l'incidence du transfert n'a pas été suffisamment soulignée. Avec le transfert, il ne s'agit pas de savoir, mais en premier lieu de confiance, de la confiance placée en quelqu'un. Et il y a chute quand on s'aperçoit que le roi est nu. Pourquoi est-ce une chute ? Parce qu'on s'aperçoit que ce qu'il a dit n'était pas vrai, qu'il a raconté des blagues. La décroyance passe donc obligatoirement par une chute du transfert, qui est la dimension permettant d'articuler croyance et décroyance.

F. Wilder : Le mot de confiance arrive tout naturellement. D'abord on parle de croyance, puis de savoir, puis de confiance...

S. Wilder : Quand la confiance est déçue, cela entraîne souvent une déception généralisée, une méfiance à l'égard de la parole ou des motivations dans les relations humaines. Les chrétiens faisaient confiance à un maître à penser, ils étaient tenus. Quand certains n'ont plus fait confiance à la parole d'un régime, du régime soviétique, ça n'a pas du tout entamé certaines croyances marxistes. Le philosophe Alain Badiou, par exemple, pense que ce qui a échoué, ce n'est pas la révolution marxiste mais l'entreprise de totalisation du marxisme. Pour lui, quand le marxisme implose, c'est dans l'ordre des choses, parce que des hommes d'appareil ont imposé la croyance marxiste avec les moyens policiers que l'on sait.

Dans le domaine de la psychanalyse, il me semble qu'il y a autre chose. Chacun d'entre nous a fait l'expérience d'accorder sa confiance à quelqu'un et puis a découvert, soit que la personne mentait soit qu'elle disait des choses pas vraies – non pas sur le mode du mensonge, dans l'intention de duper – de sorte qu'à la confiance première succédait une méfiance généralisée. Or je crois que c'est souvent à cela que nous avons affaire lorsque ceux qui viennent nous trouver déclarent ne pas être prêts à croire, mais s'engagent tout de même dans une relation marquée par la confiance en l'interlocuteur, dans sa personne, dans la relation elle-même.

Th. Perlès : Je voudrais simplement dire ceci : la croyance, dont la dimension s'introduit dans la psychanalyse, s'origine d'un savoir tel qu'il est inconcevable de déclarer

sans plus y penser que la psychanalyse met un sujet en présence d'un imposteur. Il y a par contre de l'imposteur, comme une figure qui borde en permanence le champ de notre pratique.

Octave Mannoni l'a bien évoqué à propos de Casanova.

Mettre le désir de l'analyste en tension emporte cette figure comme une possibilité interne aux variations qui s'en dégagent.

Le seul imposteur, ce serait celui qui se croirait institué à la place idéale qui lui est désignée : et la question est de savoir si l'expérience qui consiste à réfléchir sur les tenants et les aboutissants de ce qu'il avait lui-même institué dans sa propre cure est de nature à le préserver de cette tentation. Étant entendu toutefois qu'en y cédant, il encourrait certains risques, parmi lesquels celui du grotesque.

S. Wilder : Ce que j'ai voulu isoler, c'est que la confiance, qui est nécessaire, n'existe pas a priori, pas toujours du moins, dans une relation analytique, elle se crée dans le cours de l'expérience.

F. Wilder : La confiance a ceci de particulier que toujours elle s'appuie sur un certain nombre de faits, sur un certain nombre de preuves, car ce qu'elle vise c'est à se maintenir comme confiance au-delà même d'une épreuve. Un certain nombre de preuves suffit, et on a confiance : la confiance vise à tenir au-delà d'un lieu où des preuves seraient sans cesse demandées.

André Masson : Qu'est-ce qui va faire preuve ? C'est ce que chacun éprouve dans son corps, quand un appel est entendu, quand le sujet entend que son appel est entendu, qu'est reconnu quelque chose qui le qualifie comme appartenant à l'espèce humaine. Mais qu'il faille des mots du corps n'est peut-être pas suffisant pour parler de preuves matérielles...

J. Nassif : Le narrateur dit bien que, finalement, il cherchait seulement à prouver qu'il était humain, que la seule chose dont il pouvait convaincre, c'est qu'il n'était pas exceptionnel. C'est rare, ce genre de croyance, qui paraît fondée sur un certain négativisme, au sens presque psychiatrique du mot, sur l'hallucination négative à la limite. Fonder une religion là-dessus, je trouve ça assez fort.

S. Wilder : C'est le fond commun des religions de l'Extrême Orient issues du védisme : toute l'expérience humaine est de l'illusion...

J. Nassif : On peut qualifier d'illusion les choses les plus irréfutables...

S. Wilder : La nature de la preuve est magique. Winnicott utilise à ce propos des formules frappantes. Il dit que la tâche essentielle, avec certaines personnes en analyse ou en thérapie, c'est de survivre aux agressions fantasmatiques du patient, qu'elles se manifestent en actes ou en paroles. Survivre, c'est selon lui ne pas répondre par la rétorsion, tout en restant présent, afin que le patient voie que ses pulsions ne détruisent pas l'analyste. Pour rester à sa place, l'analyste a pour sa part besoin de confiance, d'une certaine foi dans les ressources « innées » de l'autre pour opérer les réparations voulues, tout en gardant à l'esprit ce qu'il y a de mortifère en jeu.

[Suit l'exposé d'André Masson, qu'on relira dans le courrier du mois de juillet en rétablissant le § 2 de la page 24 : " Nous avons sans cesse affaire à ces choses, à identifier ce qui passe dans ce qui se passe dans la relation analytique, il y a ce qui a été identifié, et ce qui reste, sans cesse. "]

J. Nassif : Tu cites l'Esquisse, sur laquelle j'avais l'intention de m'appuyer pour dire ce qu'il en est de la croyance. Mais je constate que dans ton exposé, tu as ajouté à croire et savoir deux termes qui sont dire et entendre. Et pas pour rien, bien sûr ! Cette rencontre entre le langage et le corps qui passe pour les sujets humains par l'entendre est tout à fait fondamentale. Ça constitue pour moi l'assise de ce à quoi nous avons affaire. J'ai été très intéressé par tout ce que tu as dit.

J. Princé : La confiance, l'identification... Comment cela s'articule-t-il avec tout ce que nous venons de raconter ? Je me demande s'il ne faudrait pas prendre en considération non seulement les phénomènes de structure, qui ont leur importance, qui tiennent debout, mais aussi certains phénomènes de construction qui font que l'action des identités et l'identification, ce n'est pas pareil. L'identité, c'est un état à un moment donné, alors que l'identification est construite. L'identité se rapporte au ça, au S/, à la structure du fantasme, alors que l'identification se rapporte plutôt à une dynamique qui se présente, par exemple, sous forme de stades. Le fait qu'un enfant de deux ans ne dise pas je, mais se nomme par son prénom, ne concerne pas tant l'identité qu'une identification en cours. Il me semble qu'il y a là matière à articuler ce qui se passe au cours des cures, quand quelqu'un dit « je ne sais plus où j'en suis », par exemple, ou dans la psychose.

S. Wilder : Winnicott fait un partage entre le travail psychanalytique et le travail thérapeutique, qui est essentiellement le travail avec les psychotiques, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas inscrits dans le langage et ne peuvent donc faire une analyse selon les critères requis. Avec eux, dit-il, il y a quelque chose à faire qui n'est pas de la psychanalyse mais de la thérapie, de la présence, alors que pour ceux qui ont un complexe d'Œdipe structuré, il n'y a rien de mieux que la psychanalyse.

Th. Perlès : Il y a un côté par lequel d'affirmer que le sujet psychotique est hors langage est un pur non-sens : de quoi est-il sujet ? Qu'est-ce que l'automatisme mental ? Qu'est-ce qu'une construction délirante ? Si cela n'est pas être dans le langage, qu'appellera-t-on y être ?

S. Wilder : Il n'y est pas de la même façon...

Th. Perlès : Mais le psychotique n'a que du langage dans la tête, ça lui pète dans les oreilles, ça lui pète de tous les côtés !

S. Wilder : Le psychotique n'est pas suffisamment dans le langage pour se constituer comme personnage dans une relation œdipienne, dans le complexe d'Œdipe.

J. Nassif : Dans le cours qui accompagnait la traduction de l'Esquisse, que j'ai faite conjointement avec Susan Patton, j'avais émis l'hypothèse que le système y est l'analysant et

que le système j est l'analyste, c'est-à-dire que l'analyste est là pour percevoir. Pour percevoir qu'il n'y a rien d'autre à percevoir que des mots, dans les effets qu'ils ont sur le corps. C'était un moyen de déboulonner le scientisme de ce texte et montrer qu'il est entièrement pris dans la pratique de Freud. C'était sans doute une violence très forte faite à ce texte, mais relisez-le en ayant cela à l'esprit, et vous verrez à quel point c'est éclairant.

A. Masson : L'intérêt de La folie Wittgenstein est que F. Davoine n'évoque pas la psychose telle qu'on a l'habitude d'en parler. Prenez le cas de celui qu'elle appelle Casimir, qui vient chez elle après avoir pratiqué je ne sais combien d'analyses. Le moment clef qu'elle a choisi de raconter est celui où son patient lui dit : « Soit vous croyez à la psychanalyse, et dans ce cas-là vous devriez dire pourquoi je ne vais pas mieux, soit vous n'y croyez pas et dans ce cas-là vous êtes un escroc. » Et il part.

Ce patient-là sait parfaitement que le village où sa grand-mère maternelle est née et qu'elle a dû quitter s'appelle Neunfeld. Ça n'empêche pas qu'il reste, depuis des mois, collé à la fenêtre de son appartement à regarder l'immeuble d'en face où il voit des femmes se déshabiller. La semaine d'avant, il avait dit son désir d'être enceint et exigé des interprétations de cela. L'analyste n'avait rien dit.

Donc, après son départ, il téléphone à l'analyste, voulant lui remettre quelque chose qu'il a dans sa poche depuis qu'elle lui avait conseillé de dessiner. Il revient, mais par la porte du bureau restée entrebâillée, il entend son analyste téléphoner sa joie d'être enceinte. Furieux de son amateurisme, il lui remet son griffonnage qui représente pour elle un échiquier et pour lui l'immeuble d'en face. La semaine suivante, elle lui dit avoir compté « neuf cases » ombrées où elle a le sentiment de voir des corps de femmes torturées. Il lui répond alors : « Neuf cases, en allemand ça se dit Neunfeld », et il lui apprend la signification de ce lieu. Elle ne le savait pas. Alors qu'il lui disait habituellement : « J'ai déjà tout raconté aux autres analystes, si vous voulez savoir quelque chose, vous n'avez qu'à leur demander », là, il lui dit. Il lui donne le savoir. Il fabrique le savoir et il peut lui dire : « Si vous vous souvenez bien, l'année dernière je voulais mourir et je suis allé dans un village dont le nom allemand Wiegen veut dire berceau. Ma grand-mère a ramené un seul objet de son exil, c'était le berceau de sa fille aînée qui était morte. » Il s'arrête là, ajoute : « Avec toute la théorie lacanienne, vous pouvez vous en tirer », et il s'en va.

La question est celle-ci : comment se fait-il que Neunfeld, signifiant que Casimir a à sa disposition, ne fonctionne pas pour lui dans une liberté de vivre, au point que le signifié Neunfeld est collé à la signification telle qu'il la rencontre dans la réalité sous la forme d'images de l'immeuble d'en face ?

La narratrice dit qu'après cela il a pu quitter sa fenêtre, a repris son travail, et a enfin payé toutes les séances qu'il ne voulait pas payer.

Ce qui m'a particulièrement intéressé dans cette lecture, c'est l'importance du croire dans le cas de Casimir. Et j'étais prêt à dire à F. Davoine : Est-ce que vous accepteriez de dire que ce qui est cassé dans l'outil du nom, c'est justement le croire, le croire à je ne sais quoi que Neunfeld ne supporte pas ? » On n'en sait pas plus sur ce savoir qui serait le signe de ce que j'ai appelé l'estime de soi, au sens où cela se passerait dans le devenir du signifiant. On ne peut rien construire de cette question-là, de ce passage, de ce pas, des « effaçons du signe » dont parle Lacan dans le séminaire sur l'Identification. Pourtant, il y aurait quelque chose à avancer pour tenter de saisir pourquoi le nom Neunfeld, même reconnu comme signifiant appartenant à la chaîne signifiante, ne fonctionne pas, ne peut fonctionner qu'avec la réalité de

l'image réellement rencontrée.

Th. Perlès : Pourquoi l'estime de soi ?

A. Masson : Parce qu'il y a du moi, et en même temps de l'idéal du moi qui construit le moi dans la relation à l'Autre. Cet idéal du moi a une fonction dans l'identification au sens où il serait, si on pouvait le nommer imaginairement, une signature de la filiation.

Quand on est en analyse, on se pose la question « Qui suis-je ? ». Et la tentative de réponse à cette question passe par la reprise de toutes les identifications qui nous ont construits. Cette reconstruction verbale provoque une déconstruction, une relative désidentification, mais celle-ci ne va pas sans la reconnaissance du lien filial. Aussi incomplète soit l'identification, on est toujours le fils de quelqu'un.

A. Maître : Ce qui apparaît sous les figures de l'immeuble d'en face, n'est-ce pas justement quelque chose de l'ordre de l'identification imaginaire ? Or ce qui faisait signe à Casimir dans l'immeuble d'en face, est repris au lieu de l'Autre, chez l'analyste, de sorte que Casimir peut laisser tomber cette identification imaginaire. Comment nommer l'efficacité de cette opération, de cette nomination au lieu de l'Autre ?

A. Masson : Reprenons l'exemple où l'analyste est face au désir d'être enceint de Casimir. Il ne répond pas, et c'est par une sorte de forçage, de hasard, que Casimir peut entendre son analyste dire cette chose-là. Ce qui se passe alors est un peu comme au billard, quand la bille touche, on a un éclair de lumière, un flash. Qu'est-ce que cette inscription-là ? Comment la nommer ? Elle participe du croire et de l'estime du moi, par le fait qu'au lieu de l'autre, humain, quelque chose de soi est reconnu.

J. Nassif. Si je me souviens bien, à la limite Casimir sait que son analyste est enceinte avant qu'elle le sache elle-même. Il y a dans sa croyance une anticipation, ce qui inscrit la dimension du temps dans la relation de savoir entre un analyste et son analysant. En fait, tout se déroulerait dans du savoir s'il n'y avait le temps. Dans cette perspective, l'analyse apparaît comme la mise en jeu du temps comme opérateur du savoir. La « certitude anticipée » dont parle Lacan n'aurait aucun sens si elle n'était formulée dans le cadre analytique. C'est bien parce qu'il y a des règles tout à fait précises et parce qu'on s'interdit de prévoir, qu'on n'est pas censé prévoir, que l'on est dans le passé, dans la mémoire. Le patient se souvient, essentiellement, mais dans ce cas précis, que fait-il ? Il perçoit, il perçoit quelque chose que l'analyste n'a pas encore perçu dans son corps propre. C'est cette inversion dans la courbe du temps qui pour moi est fondamentale, qui est même le critère que de l'analyse a lieu.